

Une semaine, un livre

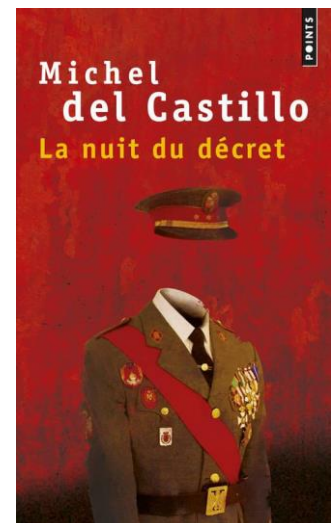
N°595, 12 janvier 2025

Michel del Castillo

La Nuit du décret

Éditions du Seuil 1981, Points 1996

368 pages



Un inspecteur de police, la quarantaine, est muté à Huesca, dans le nord de l'Espagne. Il doit quitter les rives de la Méditerranée et la douceur de Murcia. Mais c'est surtout la réputation du directeur de la police de sa nouvelle affectation qui le tourmente.

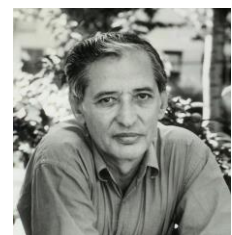
Pendant les semaines qui précèdent son départ, l'inspecteur n'aura de cesse de découvrir le passé du vieux policier, jusqu'à l'obsession. Il recueille les témoignages des collègues qui l'ont connu, va jusqu'à visiter la ville où il a passé son enfance, et découvre un personnage complexe qui le fascine. Quand il arrive finalement à Huesca, une étrange relation se noue entre les deux hommes.

Dans *la Nuit du Décret*, Michel del Castillo utilise un scénario proche du roman policier, pour dresser le portrait d'un commissaire de police qui a fait toute sa carrière sous l'administration franquiste, dont on connaît les exactions. Le roman se termine quelques jours après la mort du Caudillo en 1975. Il dissèque les raisons qui ont fait qu'un homme peut devenir diabolique tout en restant intègre. Il montre qu'au-delà d'un régime politique, le mal est bien une composante de l'être humain. La fin, surprenante, dit peut-être qu'il n'y a pas de rédemption possible. On retrouve dans *la Nuit du décret* les éléments romanesques présents dans *Tanguy* ou dans *Rue des Archives*, bien que ces deux romans soient plus inspirés par l'histoire personnelle de l'auteur, et ce côté noir et pessimiste où se maintient quand même une petite lumière d'espoir.

Michel del Castillo, bien qu'écrivant en français, reste un écrivain espagnol. Son style très précis, lent, s'attardant sur les détails, sur le caractère des personnages, les caractéristiques des lieux et les ambiances, s'apparente à celui de Javier Marias (1951-2022) aussi bien par la forme que par les thèmes qui tournent toujours autour du grand traumatisme du XXe siècle en Espagne que fut la guerre civile suivie du franquisme.

.....

Michel del Castillo est né en 1933 à Madrid et mort à Sens en décembre 2024. Son père, Français, travaille à Madrid, mais à cause du climat politique tendu, il rentre en France en 1935. Le jeune Michel et sa mère ne pourront pas le rejoindre avant le début de la guerre civile. Michel del Castillo passera toute son enfance et adolescence dans des conditions très difficiles, ballotté de camp en internat, voire en maison de correction. Finalement réfugié en France, il suit des études de Lettres à la Sorbonne. Il publie un premier roman en 1957. Il a écrit 30 romans, 14 essais et 3 pièces de théâtre.



Extrait :

Don Avelino entendait-il ces grondements d'orage ? Son visage ne bougeait pas. Pas la moindre lueur dans ses yeux mornes. De temps à autre, il levait ses mains translucides et les tenait quelques minutes étendues au-dessus du poêle. Sous la lampe à pendeloques, la table était dressée ; un couvert d'un côté, le sien ; deux de l'autre, pour Amelia et Merced. La carafe d'eau, la bouteille de vin, la corbeille à pain et, dans une coupe de cristal taillé, cinq oranges en pyramide composaient une de ces natures mortes dépouillées telles que les peintres espagnols, Vélasquez et Zurbaran notamment, aimaient à en peindre. Tombant du plafond, la lumière ruisselait sur la nappe à carreaux jaunes et bleus, ménageant autour de la pièce une pénombre qui, dans les coins, s'épaississait. Près du poêle en fonte, Merced s'affairait autour d'un réchaud. Courte et sèche, le menton orgueilleux, le regard tragique, elle portait un deuil ostentatoire, officiant devant ses casseroles avec la dignité d'une prêtresse antique. Ses yeux nocturnes parfois glissaient, faisant tomber sur Don Avelino un regard chargé de suspicion. De l'autre côté de la table, assise sur une chaise basse, le dos à la fenêtre, Amelia cousait. Régulièrement, elle levait les yeux de son ouvrage. Don Avelino lui répondait par un sourire. Rougissant, la jeune fille baissait aussitôt la tête, prenant soin de dégager sa nuque. Une odeur de viande marinée – du cheval probablement, à moins que ce ne fût un chat baptisé lièvre – alourdissait l'atmosphère. Dans cet intérieur d'une banalité rassurante, une sorte de torpeur s'insinuait. Doucement, Don Avelino s'y glissait. Rien de plus réel, de plus indiscutable que ces assiettes disposées sur la nappe, ces tranches de pain noir dans la corbeille d'osier, ce vin opaque dans la bouteille, ces deux femmes en deuil, l'une verticale et comme calcinée, l'autre toute en courbes ; cette réalité épaisse n'en dégageait pas moins une impression de rêve, comme en dégagent les natures mortes de Zurbaran, si triviales en apparence, d'une simplicité tellement appuyée que leur dépouillement confine à l'hallucination. Ou comme ces paysages chinois dont chaque élément – la montagne, l'arbre et le lac – atteint à la rigueur de l'épure, créant non pas l'illusion du réel mais la pure contemplation de l'idée de la nature. Ainsi Don Avelino s'enfonçait-il dans ce songe éveillé. Seule fêlure dans cette épaisseur matérielle, le regard soupçonneux de Merced renvoyait à la réalité des hommes, à leurs mensonges et à leurs crimes.